

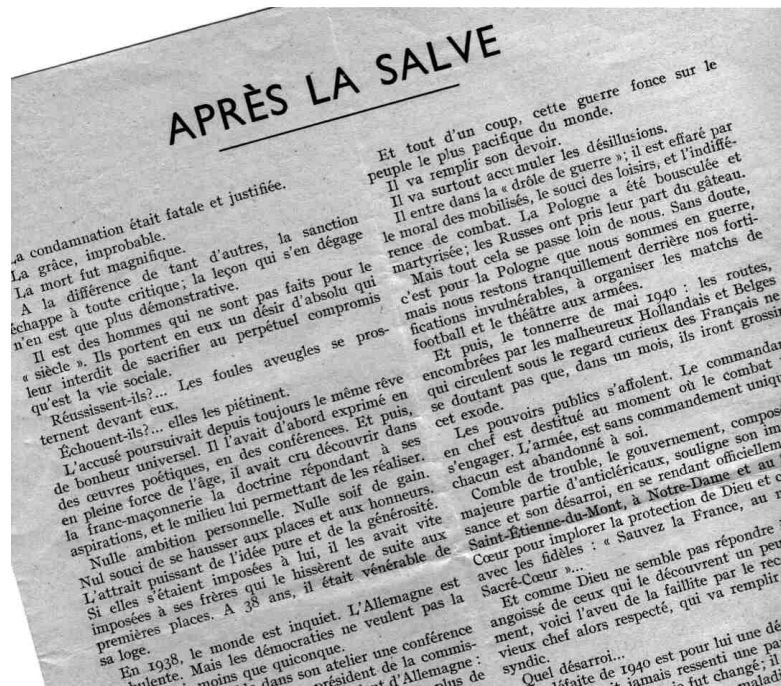
Après la salve

Maître Pierre Leroy

Texte imprimé (4 pages sur 2 colonnes) de Me Pierre Leroy, Avocat de Jean Mamy, saisi et mis en page par Frédéric-Georges Roux.

©1949 – Pierre Leroy

©2010 – Frédéric-Georges Roux



La condamnation était fatale et justifiée.

La grâce, improbable.

La mort fût magnifique.

À la différence de tant d'autres, la sanction échappe à toute critique ; la leçon qui s'en dégage n'en est que plus démonstrative.

Il est des hommes qui ne sont pas faits pour le siècle. Ils portent en eux un désir d'absolu qui leur interdit de sacrifier au perpétuel compromis qu'est la vie sociale.

Réussissent-ils ?... Les foules aveugles se prosternent devant eux.

Échouent-ils ?... elles les piétinent.

L'accusé poursuivait depuis toujours le même rêve de bonheur universel. Il l'avait d'abord exprimé en des œuvres poétiques, en des conférences. Et puis, en pleine force de l'âge, il avait cru découvrir dans la franc-maçonnerie

la doctrine répondant à ses aspirations, et le milieu lui permettant de les réaliser.

Nulle ambition personnelle. Nulle soif de gain. Nul souci de se hausser aux places et aux honneurs. L'attrait puissant de l'idée pure et de la générosité. Si elles s'étaient imposées à lui, il les avait vite imposées à ses frères qui le hissèrent de suite aux premières places. À 38 ans, il était vénérable de sa loge.

En 1938, le monde est inquiet. L'Allemagne est turbulente. Mais les démocraties ne veulent pas la guerre. Lui, moins que quiconque.

Un jour, il préside dans son atelier une conférence faite par un Frère éminent, président de la commission de l'armée. Le conférencier revient d'Allemagne : les tanks sont en carton, l'aviation compte plus de 3.000 accidents par an. Nous sommes tranquilles derrière la ligne Maginot. Dormons en paix.

Un autre jour, il préside une conférence de Kerensky, racontant comment il avait été chassé par les méchants bolcheviks, malgré les avantages qu'il avait accordés aux ouvriers russes, et se plaignant du manque de reconnaissance des Léninistes, tout en ajoutant qu'il avait voulu diriger le monde vers « le mieux-être » de cette humanité égalitaire, par la voie de l'évolution pacifique, etc... etc...

Ce chercheur passionné et désintéressé est inquiet.

Les bonnes intentions de Kerensky étaient certaines, mais le résultat ne l'avait pas moins été.

La bonne foi du Président de la commission de l'Armée n'était pas douteuse. Mais n'avait-elle pas été abusée ?

Car voici qu'en 1939, ce même Président, patriote indiscuté, demandait d'urgence des crédits pour la mobilisation qui, comme chacun sait, n'est pas la guerre.

Et tout d'un coup, cette guerre fonce sur le peuple le plus pacifique du monde.

Il va remplir son devoir.

Il va surtout accumuler les désillusions.

Il entre dans la drôle de guerre ; il est effaré par le moral des mobilisés, le souci des loisirs, et l'indifférence de combat. La Pologne a été bousculée et martyrisée ; les Russes ont pris leur part du gâteau.

Mais tout cela se passe loin de nous. Sans doute, c'est pour la Pologne que nous sommes en guerre, mais nous restons tranquillement derrière nos fortifications invulnérables, à organiser les matchs de football et le théâtre aux armées.

Et puis, le tonnerre de mai 1940 : les routes, encombrées par les malheureux Hollandais et Belges qui circulent sous le regard curieux des Français ne se doutant pas que, dans un mois, ils iront grossir cet exode.

Les pouvoirs publics s'affolent. Le commandant en chef est destitué au moment où le combat va s'engager. L'armée est sans commandement unique : chacun est abandonné à soi.

Comble de trouble, le gouvernement, composé en majeure partie d'anticléricaux, souligne son impuissance et son désarroi, en se rendant officiellement à Saint-Étienne-du-Mont, à Notre-Dame et au Sacré-Cœur pour implorer la protection de Dieu et chanter avec les fidèles : Sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur...

Et comme Dieu ne semble pas répondre à l'appel angoissé de ceux qui le découvrent un peu tardivement, voici l'aveu de la faillite par le recours à un vieux chef alors respecté, qui va remplir le rôle de syndic.

Quel désarroi...

La défaite de 1940 est pour lui une défaite personnelle. Il n'avait jamais ressenti une pareille douleur intime. Le sens de sa vie fut changé ; il éprouva pour la France une passion, sinon malade, du moins désordonnée.

La France, non pas entité abstraite, mais réalité vivante.

La France, non pas seulement territoire qui demeurera toujours tant que la folie des hommes n'aura pas trouvé le moyen de faire sauter la planète.

La France, non pas régime politique ; elle en a connu 15 en un siècle.

Mais la terre des Pères, la Patrie, avec ses succès et ses défaillances, l'harmonie de sa civilisation, la pure clarté de sa langue et la sérénité de son génie.

Tout cela qu'il aimait, qui constituait, sans qu'il s'en rendît compte auparavant, sa raison d'être, son unique raison d'être, il en redoutait la disparition. Il n'avait pas une Foi assez ferme pour emporter au loin avec lui l'Espérance, la flamme impossible à éteindre même au souffle de la mort ; il avait trop de passion désordonnée pour se contenter de demeurer sur place en serrant les poings, mais rendu quasi fou par le coup de massue qu'il venait de recevoir, il dirigeait sa colère, non contre ceux qui profanaient le sol sacré de la Patrie, mais contre ceux qu'il accusait d'être les responsables de cette profanation.

Peut-on demander du discernement au dépit de l'amour blessé ?

Piétinant ses Dieux morts, il était prêt à s'incliner devant de nouvelles idoles. Après tout, c'étaient peut-être elles qui apportaient la Vérité.

L'occupant ne répondait pas à l'idée qu'on se faisait de lui. Il se tenait correctement. Il donnait l'impression de santé, de force et de discipline. Voire de politesse : les soldats cédaient leur place dans le métro, et les Français, naïfs, ne se doutaient pas que c'était une consigne, qui changerait un jour.

L'ambassade d'Allemagne gardait un contact étroit avec des francs-maçons notoires et des chefs communistes. Le pacte germano-soviétique jouait à plein. L'armée allemande recevait les félicitations soviétiques pour ses brillants succès en France.

De quoi perdre la tête. Cet esprit assoiffé d'idéal, niais désemparé, était à prendre.

C'est alors, qu'un homme le rencontra, que la charité dispense de nommer. Aristocrate, portant beau, officier, se disant du deuxième bureau, il le persuada facilement de suivre les consignes de Vichy, et d'entrer dans des services allemands, tant pour espionner les Allemands, que pour détecter les adversaires de Vichy.

Il n'avait pas compris que c'était sa perte. Il est des organisations auxquelles il ne faut jamais s'affilier, sous peine de se lier à elles jusqu'à la mort.

Il s'imagina naïvement qu'il pourrait empêcher le pire et neutraliser simplement des adversaires politiques. Lui ne leur voulait pas de mal, mais il était à ce point aveuglé qu'il ne se demandait même pas ce qu'en feraient ses dangereux alliés.

Le pire arriva. Il était indéfendable. Il fût condamné à mort.

Quatre ans de détention l'amènèrent aux limites extrêmes de la spiritualité : Rien ne vaut, écrivait-il, un mur pourri de salpêtre. Les richesses du cœur rebondissent contre la pauvreté générale. On traverse ce mirage d'un monde industriel et brutal, sans efforts, et l'on se repose déjà sur des vérités métaphysiques plus substantielles que les vertiges d'hier. Si je haïssais mes ennemis, je leur souhaiterais de continuer à vivre selon leurs rêves, et leurs désirs. Ils ne comprendraient pas que je les aime, si j'osais leur souhaiter le bénéfice de l'adversité.

De confession protestante, il s'était orienté vers la Science chrétienne qui refuse de croire au mal, à la douleur, à la maladie, et qui subordonne tout à la loi suprême de l'Amour. Il y avait apporté toute sa soif d'absolu, et y avait puisé une sérénité inaltérable. Nourri de Saint Paul, il prenait modèle sur ce grand apôtre qui n'avait prêché l'Amour qu'après y avoir été conduit par une longue route d'iniquités. Comme lui, il était au-delà du monde. Comme lui, il faisait de nombreux prosélytes. Aucun de ceux qu'il approchait -détenus ou gardiens- ne pouvait se soustraire à son rayonnement, et je ne fus pas surpris, lorsqu'il quitta Fresnes pour le fort de Montrouge, d'entendre le directeur de la prison me dire avec gravité : *« C'est une grande perte pour nous »*.

La mort lui était indifférente. Événement sans importance, simple passage d'une vie à une autre. Pour lui, la vie future ne devait pas être une demeure calme et confortable, mais une « Harmonie », une harmonie dynamique où la force spirituelle continue à s'exercer sur toutes les âmes présentes et passées, pour les amener à l'Amour, vainqueur définitif du monde.

Il n'importe de discuter ces idées ; elles commandent le respect puisqu'elles procurent un tel apaisement. Apaisement de commande, désir de se composer un personnage ?... Non pas, car l'événement en démontra toute l'efficacité.

Néanmoins, tout devait être tenté pour la grâce.

D'abord, parce que s'il était déjà hors du monde, sa famille y demeurerait, qui serait plus frappée que lui, et puis parce que la volonté de Dieu qui, disait-il, « *sait mieux que nous ce qu'il fait* » n'autorisait pas de négligence.

De fait, tous les arguments furent présentés au Chef de l'État :

influence pernicieuse de ceux qui l'avaient mal guidé ;

rapports médicaux concluant à l'irresponsabilité partielle ;

inutilité d'une salve qui ne ferait pas de mort (un condamné aux travaux forcés est un mort vivant), mais qui donnerait peut-être naissance à des révoltés, dont la paix sociale n'a pas besoin.

Ces raisons étaient graves, elles n'étaient pas décisives.

Comment oublier les souffrances de ceux dont les parents n'étaient pas revenus de déportation ?

Sans doute, en soi la peine de mort est inacceptable. La vie n'appartient qu'à Dieu ; mais puisque la justice humaine en avait décidé autrement, le Président de la République pouvait-il en arrêter le cours ?...

Au cours de l'entretien qu'il a bien voulu m'accorder, il m'écouta avec une attention soutenue.

Mon argumentation lui paraissait sérieuse, mais son regard triste et sa voix grave laissaient assez deviner le trouble de sa conscience, et l'impérieuse nécessité de songer, avant tout, à son devoir, si pénible fût-il. « *Je ne manquerai pas, mon cher maître, d'exposer longuement vos raisons au Conseil supérieur de la Magistrature* ».

Je suis sûr qu'il l'a fait mieux que je n'eusse pu le faire moi-même.

Je ne suis pas étonné que ces raisons n'aient pas triomphé.

« *Dieu fait bien ce qu'il fait* » ; la mort du condamné en fut la démonstration éclatante.

La veille de l'exécution, je m'étais longuement entretenu avec lui, ignorant encore la décision. Nous espérions, ou plutôt nous voulions espérer, car au fond, ni l'un, ni l'autre, nous ne pouvions nourrir beaucoup d'illusions. « *Je me tiendrai prêt* », m'avait-il dit, « *mais, cependant, je veux continuer à espérer, pour ne pas sembler provoquer Dieu. Promettez-moi simplement de me prévenir dès que vous saurez* ».

Dès mon retour, je fus informé de la décision : c'était pour le lendemain. Ne pouvant me rendre à Fresnes, à cause de l'heure tardive (la prison était fermée) je téléphonai au directeur, en lui faisant part du vœu du condamné, et en lui demandant s'il pouvait, en conscience, remplir la mission dont celui-

ci m'avait chargé. Le directeur comprit parfaitement mon scrupule, mais, lié par les règlements, il me persuada facilement qu'il était préférable de ne pas troubler une dernière nuit.

Le lendemain, avec le pasteur qui devait l'assister, nous partîmes rejoindre le cortège officiel, en proie à un trouble compréhensible. Nous allions être les derniers hommes avant Dieu.

Nous devons apporter le réconfort. C'est nous qui le reçûmes.

Dès l'arrivée à Fresnes, le commissaire du gouvernement nous précéda dans la cellule du condamné pour le réveiller. Il dormait paisiblement. Dès qu'il ouvrit les yeux, il nous aperçut, sourit avec calme et nous dit simplement : *« Surtout, pas d'émotion. J'ai tout préparé. Je suis en règle. Je vais m'habiller et nous pourrons causer tranquillement »*.

Dans la pièce du greffe où il revêtait ses habits civils, nous étions seuls avec lui et les gardes. Apercevant par la porte M. le juge d'instruction, il le pria d'entrer, et l'embrassa en le remerciant de la loyauté avec laquelle il avait rempli sa mission.

Je lui remis quelques lettres des siens ; il m'en remit qu'il avait écrites pour eux la nuit précédente, et pendant un quart d'heure, sous la direction du pasteur, nous élevâmes nos âmes vers Dieu. La lecture des épîtres, faite avec ferveur et gravité, était plus réconfortante que bouleversante ; les gardes l'écoutaient avec recueillement, comme s'ils eussent découvert un homme et un monde inconnus d'eux.

Et puis, ce fut le départ dans la voiture cellulaire. Avant d'y monter, il serra la main de tous les gardiens, remercia le gardien chef auquel il demanda de bien comprendre que les détenus politiques n'étaient pas des criminels, et, accompagné du pasteur, de deux gardes et de son avocat, il pénétra dans le couloir de la voiture qui le conduisait au fort de Montrouge.

Qu'allions-nous lui dire ?... Oh ! ce fut bien simple nous n'eûmes qu'à l'écouter. Il se chargea de l'homélie, et dans quels termes... Aucune récrimination, aucune plainte. La mise en pratique de sa foi ardente. La mort n'est qu'un passage sans importance. En réalité on ne meurt pas, on change de plan pour la continuation de l'action.

Son fils le préoccupait. Il nous confia ses dernières volontés ; qu'il n'ait pas de chagrin, qu'il ne me pleure pas. Mais qu'il vive dignement dans l'amour. Surtout qu'il ne se révolte pas. Il ne saurait être question ni de vengeance, ni de pardon, car ce que Dieu a décidé est le bien.

À la descente de voiture, nous l'accompagnâmes jusqu'au poteau distant du peloton d'à peine deux mètres. Pas question de se laisser bander les yeux, bien entendu. Pendant qu'on l'attachait, il s'exprima sans forfanterie.

L'adieu suprême et pendant que nous nous éloignions du poteau le dos tourné, le claquement de la salve.

Il était mort. Ou plutôt il vivait ailleurs.

Et j'avais du mal à bien discerner toutes les pensées qui se bousculaient dans mon cerveau.

Je pensais d'abord à ces petits soldats, ces enfants de 20 ans qui venaient de tuer un homme, comme à un exercice de tir.

Est-ce pour cela que la patrie les avait distraits de leurs travaux paisibles ?... Cette mission rentrait-elle, vraiment, dans les devoirs du citoyen ?... Et pouvaient-ils, sans frémir, imaginer que la corvée d'exécution était placée sur le même plan que jadis la corvée de pommes de terre ?... Quels sentiments étaient les leurs ?... Quelles conclusions en tireraient-ils ?... Quelle leçon leurs chefs sauraient-ils en dégager pour eux ?... Car cela valait bien un commentaire. Je sais ce qu'aurait pu leur dire le pasteur. Je devine aussi ce qu'aurait pu leur dire le chef d'état-major général qui assistait à l'exécution, mais qui allait repartir de son côté... Mais l'adjudant de service qui les reconduirait ?... Sans doute, penserait-il que la dignité lui commandait le silence. La salve n'aurait sa résonance que dans la conscience de ceux qui l'avaient tirée : pour le bien ou pour le mal ?... Mystère troublant.

Je pensais aux familles dont la douleur justifiait le châtement. Elles étaient vengées. Étaient-elles apaisées ?... Et lui, c'est l'apaisement qu'il souhaitait pour elles.

Comme il l'avait trouvé pour lui.

Car il avait quitté le monde dans la sérénité, en règle avec Dieu. La même faveur me serait-elle un jour réservée ? « *Je viendrai à vous comme un voleur* », dit l'évangile. Qui peut se vanter de demeurer fidèle à la devise scout : « *Prêt, toujours prêt...* » ?

Pas de suaire, pas d'ensevelissement.

Quatre hommes se contentent d'enfermer vite le passé dans une boîte de bois blanc.

Et puis, le départ pour Thiais où doit avoir lieu l'inhumation. Le pasteur et moi fûmes autorisés à accompagner le dernier cortège.

Thiais : un cimetière ?

... Non... un champ nu, sans croix, sans inscriptions, sans dalles funéraires. D'autres sont déjà là, que Dieu seul pourra reconnaître un jour.

Quand le cercueil fut descendu, le pasteur et moi restâmes seuls au bord de la fosse.

Jamais cérémonie funèbre ne m'émut autant.

Catholique, j'unissais mes prières à celles que disait le Pasteur protestant avec une foi, une ferveur bouleversantes. Nous récitâmes ensemble le « *Notre Père* », la plus belle invocation jamais sortie de la bouche d'un homme, mais cet homme était un Dieu.

Et le pasteur s'adressa ensuite longuement à lui. Il lui parlait, il se confiait à lui, il le confiait à Lui, il nous confiait à Lui.

Et pendant que se déroulaient les phrases simples, jaillies du cœur et gonflées d'espérance, je pensais au mort, mais je pensais aussi à tous les morts de l'affreuse tuerie.

Je pensais à ceux qui étaient morts pour avoir trahi.

Je pensais à ceux qui étaient morts pour avoir été trahis.

Je pensais à ceux qui étaient morts dans les combats.

Je pensais à ceux qui étaient morts dans les tortures.

Je pensais à ceux que la Milice avait tués.

Je pensais à ceux que le maquis avait tués.

Je pensais à ceux que les ennemis avaient tués.

Je pensais aux soldats morts en ayant le droit de se défendre.

Je pensais aux femmes, aux enfants, aux vieillards abattus en troupeau par des bombes aveugles.

Je pensais à ces quatre années pendant lesquelles la mort était en quelque sorte « légalisée », pour qu'ensuite les hommes puissent goûter en paix la joie de vivre. Et je pensais que, quatre ans après, la mort rôdait toujours, et que l'imagination folle des hommes continuait à se prosterner devant elle, avec une espèce de sadisme inconscient.

Qu'aussitôt après l'envolée des cloches célébrant la fin des massacres, les grands coupables fussent, pendant un mois, exécutés publiquement place de la Concorde, en plein soleil de midi : c'était dans l'ordre.

Mais que, quatre ans après, on préférât le fort de Montrouge à la place de la Concorde, la solitude à la foule, l'aube blême au grand jour, c'était seulement la preuve que le monde chancelait et cherchait vainement à retrouver son équilibre perdu.

C'était aussi la preuve que l'épuration était la seule raison d'être de ses grands prêtres qui la prolongeaient le plus possible, sachant parfaitement qu'après sa disparition, ils retomberaient dans leur néant. Disparus les coupables, finis les justiciers.

C'est pourquoi le jour où il ne restera plus que des justiciers, c'est parmi eux qu'ils seront contraints de trouver des coupables. Et, puisque les Dieux ont toujours soif, le temps d'Ugolin est proche.

Et je pensais aussi aux survivants, aux infirmes, aux mutilés, aux malades, à ceux qui avaient perdu des êtres chers, à ceux qui avaient perdu leurs biens matériels, à ceux surtout qui avaient perdu toute raison de vivre, et qui ne retrouvaient la patrie et la justice que dans le fond de leur cœur brisé.

Je pensais aussi à ceux qui se taillaient de la gloire facile dans le sacrifice des morts, qui paraient du masque de la vertu leur désir sordide de profiter du bouleversement général pour s'emparer des places, et tout de suite, je pensais au déchaînement des passions, à la libération des désirs les plus bas, pour s'assurer le salut obséquieux des huissiers et des maîtres d'hôtels, se faire

moquer par des pin-up assoiffées de luxe, s'agiter en tous sens pour tenter, en vain, de remplir une vie vide de signification, et préparer une lettre de faire-part qui ne servirait qu'à l'orgueil et à la convoitise de quelques survivants égoïstes.

Mais la paix du cœur dans tout cela...

C'est le mort que je venais d'accompagner qui l'avait trouvée.

Car les combinards auront duré.

Mais les enthousiastes auront vécu.

Sans doute, l'acte gratuit est suspect et tenu pour criminel.

Le condamné n'avait pas agi par intérêt.

Quelle que soit la gravité de ses fautes, c'était là la circonstance la plus aggravante. Agir sans profit, alors que le profit est roi, quelle impudence et quelle imprudence !...

Mais qu'importe l'intention !

Les hommes n'avaient pas à s'inquiéter de subtilités. Les actes réclamaient le châtement. Il avait fallu payer. Il avait payé.

Serait-ce pour rien ?... Car la mort gratuite est le plus inexcusable de tous les actes gratuits.

Et, tandis que je songeais à l'extraordinaire sérénité avec laquelle cet homme était parti, je pensais que ce serait de ma part un blasphème d'imaginer que Dieu la refuserait à ceux qui demeuraient alors qu'il avait promis. «*La paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*», et je lui demandais simplement, et avec une ferveur accrue, de donner aux hommes cette bonne volonté indispensable à leur bonheur.

Pierre Leroy,

Avocat à la Cour.